

NAKAJIMA Atsushi : *La Mort de Tusitala*. Traduit du japonais par Véronique Perrin (Anacharsis, 16 €).

Au risque parfois de masquer l'œuvre, la vie aventureuse de Robert Louis Stevenson (1850-1894) a toujours fasciné, notamment dans son dernier décor des Mers du Sud et des îles Samoa. Mais c'est souvent pour engendrer à son tour des œuvres, ou produire de la fiction. Ainsi le voyage *Vers Samoa* de Marcel Schwob (Petite Bibliothèque Ombres) : grand admirateur de celui que les indigènes samoans avaient surnommé « Tusitala », c'est-à-dire le conteur d'histoires, Schwob fit tout le voyage en paquebot dans les années 1901-1902 afin d'aller se recueillir sur sa tombe. Il lui rend hommage dans son poème en prose érotique *Maua* (La Table Ronde), qui alterne mots français assez crus et mots samoans chargés de poésie : « Ô Tusitala, tala, tala, talofa, talofa... fêa Sàmoa... ». Hermann Hesse, en 1927, devait également imaginer « Un voyage avec Stevenson » (Cahier de l'Herne Stevenson), au cours duquel, au large de Ceylan, l'écrivain serait monté à bord de son bateau, et aurait pointé du doigt les îles Nicobar. Plus récemment, Alberto Manguel, dans *Stevenson sous les palmiers* (Actes Sud), a tenté de planter Stevenson dans son dernier décor, où l'écrivain, dans sa propriété de Vailima, possédait une aura de chef tribal. Lorsqu'il y meurt le 3 décembre 1894, il sera porté par les indigènes éplorés jusqu'au sommet du mont Vaea.

Le roman de l'écrivain japonais Nakajima Atsushi (1909-1942) explore les quatre dernières années de cette vie, qui ne furent sans doute pas aussi idylliques que les palmiers dorés ornant la tranche de l'édition « Tusitala » des œuvres complètes (1924) le suggèrent. Il y a d'abord l'impérieuse nécessité de faire vivre toute la tribu (femme, beau-fils, belle-fille, « la vieille maman », intendant, serviteurs, etc.) de sa seule plume, pour quelqu'un auquel le climat des tropiques réussissait, mais qui était foncièrement malade : « Mets-toi au travail sans crainte, même si les médecins ne te donnent pas un an... » Jusqu'au bout, Stevenson travailla d'arrache-pied à plusieurs manuscrits, donnant parmi ses plus beaux romans — *Catriona*, *Veillées des îles*, *La Côte à Falesá*, *Le Creux de la vague*, il travaillait à *Hermiston*, *le juge pendeur*, le jour de sa mort. Sur l'île, la nature n'est pas non plus de tout repos. Les plus belles pages de *La Mort de Tusitala*, publié en 1942 quelques mois seulement avant la mort de son auteur, tiennent sans doute à cette perception ambiguë des enjeux naturels. D'un côté l'exploration rayonnante du domaine, à cheval, à la Saint-John Perse : « J'ai fait boire mon cheval, j'ai salué — *Talofa !* — et je suis passé ». De l'autre, la perception d'une irréductible étrangeté enfouie jusque dans les tentacules des fougères, une esquisse de tremblement de terre, ou le beuglement d'un taureau : « Le taureau m'appartient, je le sais

bien, et lui ne le sait pas, voilà tout le problème ». Vers la fin du roman, un Stevenson encore debout sur une colline malgré la nuit, est superbement décrit arc-bouté contre le tronc d'un palmier royal, tenant tête au « grand vent », hurlant des paroles sans suite, cherchant, dans ses accents rimbaldiens, à « faire éclater la coque » le tenant enfermé dans ses limites, pour que quelque chose, enfin, arrive : la délivrance, la mort, peut-être. Un transcendentalisme emersonien traverse ces pages, comme dans *La ligne rouge*, le film de Terrence Malick (1999), dont l'action se passe sur l'île de Guadalcanal, en 1942.

L'autre inquiétude qui traverse ce dernier séjour concerne la guerre sanglante à laquelle se livrent rois, roitelets et chefs tribaux dans ces années-là, où règne la politique de la canonnière. La lutte sans merci entre Laupepa, soutenu par l'Allemagne, et Mataafa, le chef légitime, achève un peu plus de détruire le décor. On rapporte des têtes coupées. Stevenson prend le parti de Mataafa trahi par l'Occident et exilé. Dans sa Postface, Véronique Perrin rapproche à juste titre le matériau stevensonien du roman et les conditions de son écriture : une phrase comme « La guerre approche » résonne à l'évidence dans le contexte de 1942. De fait, *La Mort de Tusitala*, dont les chapitres sont écrits tantôt à la troisième, tantôt à la première personne sous forme de journal, semble composé à quatre mains. La critique par Stevenson du colonialisme occidental a pu être imputée à Nakajima Atsushi comme une attitude anti-Blanc, anti-européenne, désignant, en 1942, Européens et Américains comme fauteurs de trouble. La place accordée aux guerres samoanes dans le roman est certes troublante. Mais c'est oublier que le roman parle de Tusitala : qui oserait critiquer Stevenson aujourd'hui pour sa critique en règle du colonialisme ? Lui qui aimait folâtrer avec « ses amis bruns » et croyait « jusqu'au bout, à la justesse ultime des choses ».

Jean-Pierre NAUGRETTE